

VENDREDI 17 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2025



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

#07



MICHAEL MANN
À LUMIÈRE !
SON CINÉMA
SON STYLE
SES HÉROS

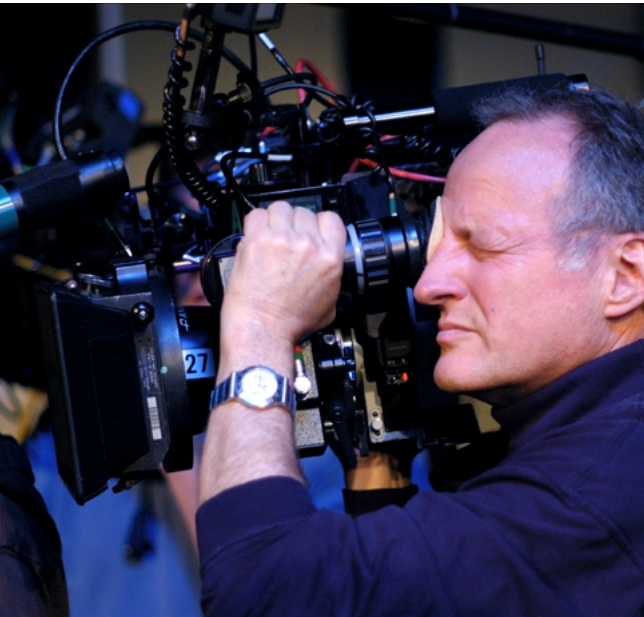


Collatéral (2004)



Le Solitaire (1981)

Un cinéaste sous tension



À LIRE Michael Mann, horizon bleu. Rockyrama. 39 €

RENCONTRES

Masterclass avec Michael Mann
> THÉÂTRE DES CÉLESTINS ve 17, 15h- Ventes suspendues
Cérémonie de remise du Prix Lumière à Michael Mann
> AMPHITHÉÂTRE 3000 ve 17, 19h30

LES FILMS DE MANN PRÉSENTÉS AU FESTIVAL

Comme un homme libre (The Jericho Mile, film TV, 1979, 1h37)
Le Solitaire (Thief, 1981, 2h04)
La Forteresse noire (The Keep, 1983, 1h36)
Le Sixième sens (Manhunter, 1986, 2h04)
Le Dernier des Mohicans (The Last of the Mohicans, 1992, 1h55)
Heat (1995, 2h50)
Révélations (The Insider, 1999, 2h38)
Ali (2001, 2h37)
Collatéral (Collateral, 2004, 2h)
Miami Vice : Deux flics à Miami (Miami Vice, 2006, 2h19)
Public Enemies (2009, 2h20)
Hacker (Blackhat, 2015, 2h13)
Ferrari (2023, 2h10)

SÉRIE

Tokyo Vice - Saison 1, ép 1 - L'Épreuve (The Test, 2022, 55min)
> INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR) sa 18, 22h15

Le Prix Lumière est une reconnaissance envers son regard unique et sa capacité à saisir le réel. Portrait serré d'un cinéaste qui prépare la suite de Heat.

Michael Mann n'a jamais cessé d'explorer les tensions entre l'individu et le monde qu'il affronte. Depuis près de cinquante ans, il observe les gestes d'hommes en action et cet espace – souvent nocturne – où la frontière entre l'intime et le professionnel s'efface. Né à Chicago en 1943, diplômé de la London Film School à la fin des années 1960, il découvre à la fois l'écriture visuelle européenne et le réalisme social britannique. Un choc, qui détermine la direction d'un artiste épris de méthode. En 1995, dans une conversation avec le Los Angeles Times, cet obsessionnel confie « je veux que mes films soient aussi précis que le monde que je filme. » Précis, comprenez réel : que chaque geste, chaque lumière, chaque son corresponde à une observation concrète, sous des contours quasi documentaires.

Son premier long, Le Solitaire (1981), cristallise cette démarche. James Caan y incarne un cambrioleur prêt à tout pour s'extraire de son milieu confiné. Un personnage que Mann conçoit comme « un artisan, pas un voleur », selon ses mots à Film Comment. Déjà, la rigueur technique – outils, procédures, savoir-faire – procèdent d'une quête existentielle. Cette articulation devient la matrice de son œuvre.

Du Sixième sens (1986) à Heat (1995), ses personnages s'observent en miroir. Êtres bons et êtres vils, partagent le même isolement ; les mêmes principes d'efficacité. Mais pas la même idée de la morale. « Leur opposition est une symétrie », explique Mann dans Sight & Sound en 2001. La mise en scène s'en fait l'écho : plans géométriques, ville abstraite, temporalité suspendue. L'image devient comme un territoire mental, où se définit la distance, entre maîtrise effrénée et perte de contrôle.

Avec Révélations (1999), l'espace, filmé pour la première fois caméra à l'épaule, se réduit à l'espace clos d'un studio de télévision. Le combat moral s'exerce ici contre la puissance économique. Le cas avec le personnage de Jeffrey Wigand, lanceur d'alerte contre les intérêts de l'industrie du tabac qui l'a fait riche. La parole devient une arme. Mann filme Russell Crowe comme un tireur d'élite préparant le tir qu'il espère fatal.



« Je ne base pas des films sur des histoires, je fais des films sur la manière dont ces histoires deviennent visibles. »

Dans Ali (2001), son biopic sur Cassius Clay, la tension naît d'un conflit interne : celui que vit le boxeur, dès lors que ses convictions intimes se heurtent à sa surexposition publique. Dans Collatéral (2004), il transpose ses questionnements et sa grammaire visuelle dans un Los Angeles électrique, traversé en une nuit. « Tourner en HD, c'est filmer le réel sans protection », précise-t-il dans la revue

American Cinematographer : la technologie reste pour Michael Mann un instrument de vérité, non de style. Et pour Tom Cruise un rôle de tueur glaçant. Méorable.

Son cinéma se fait là l'écho des mutations technologiques qui traversent le cinéma. Les prises de vue en numérique, qu'il est le premier grand cinéaste à adopter dans Collatéral, traduisent sa volonté d'épouser le monde dans ses tics névrotiques : reflets, textures, vitesses de circulation. Un catalogue de sensations sous adrénaline. « Je ne base pas des films sur des histoires, confie Mann à Indiewire, je fais des films sur la manière dont ces histoires deviennent visibles. » Un juste résumé de son rapport à la mise en scène : une recherche du vrai avant le spectaculaire. Le prix Lumière qui lui est remis aujourd'hui apparaît ainsi comme une reconnaissance de ce regard. Celui d'un cinéaste pour qui chaque image est un acte de précision et chaque personnage le sujet d'une équation à résoudre.

Le cinéma de Michael Mann ne tire pas de conclusion. Il observe, mesure, et laisse place au doute, entre ce que l'on maîtrise et ce que le monde impose. Dans Heat, Al Pacino et Robert De Niro échangent en « égaux », mais chacun

depuis son camp retranché ; dans Miami Vice (2006), le couple de policiers s'effacera dans le désordre et le vacarme. Des fins hésitantes, fébriles, qui ne trahissent pas une incapacité à finir, mais plus sûrement la conscience que « l'action pure, dit Mann, n'efface jamais la solitude de celui qui agit. » Et son insoutenable, sa bouleversante vanité.

— Carlos Gomez

MANN MEN

Les hommes de Mann

Rarement un réalisateur n'aura autant consacré son œuvre à la psyché masculine de héros solitaires, même quand ils sont dans la foule, que Michael Mann !

Qui sont les hommes de Mann ? Des drôles de types qui ne se rendent pas, plutôt taiseux, - James Caan dans Le Solitaire prononce sa première réplique à onze minutes du début du film-, à la marge, seuls contre tous, méfiants et ambigus, possiblement dangereux. Ils doivent négocier avec l'autorité, ce qui est toujours problématique. Il leur faut un adversaire à leur hauteur, de leur calibre qu'ils finissent souvent par rencontrer lors d'une séquence où rien n'est esquivé. Quelques filles et femmes qui argumentent et ne se laissent pas faire, les croisent parfois. Elles sont pour eux comme un Graal. Car ses héros ne rejettent en rien les femmes, au contraire.

Leur présence au monde révèle les dysfonctionnements de la société américaine. Le cinéma de Mann pointe le racisme, le pouvoir de l'argent, la folie, auxquels il oppose la subversion. Le cinéaste entoure ses outsiders de son style visuel sensuel, et sonore, -chez Mann le bruit des balles est surnaturel-, notamment grâce à des choix de musiques tendues qui enveloppent tout de façon séduisante. Un de ses compositeurs Elliott Goldenthal résume ainsi ce qu'aime Michael Mann en matière de musique : « Il réagit vraiment aux choses qui évoluent très, très lentement. Il veut une musique que les images, les montages et les dialogues puissent surplomber sans trop de correspondance. »

Bienvenue dans un monde d'arpenteurs solitaires qui marchent et courent beaucoup, et mènent leur jeu avec des conséquences assumées. Des experts obstinés en manipulation en tous genres avec les humains, comme avec les machines, des hommes de mains, les hommes de Mann. En voici quelques exemples... — Virginie Apiou



Comme un homme libre (1979)
COMME UN HOMME LIBRE
QUI ? Murphy (Peter Straus)
qui a tué son père qui violait sa sœur
ADVERSAIRE :
la société qui l'a mis en prison
TAUX DE DANGÉROSITÉ :
énorme, il brûle des dollars, dénonce le racisme en prison
SÉQUENCE CULTE :
sa course au ralenti torse nu



Collatéral (2004)
COLLATÉRAL
QUI ?
Un tueur à gages (Tom Cruise)
ADVERSAIRE : l'homme normal, un chauffeur de taxi (Jamie Foxx) pris en otage
TAUX DE DANGÉROSITÉ :
énorme, un vrai tueur, un des rares rôles de méchant de Tom Cruise
SÉQUENCE CULTE :
le tueur aux prises avec la foule d'une boîte de nuit



Le Solitaire (1981)
LE SOLITAIRE
QUI ? Un braqueur-cambrioleur-voleur (James Caan)
ADVERSAIRE : la société qui n'intègre pas ce rebelle à l'autorité
TAUX DE DANGÉROSITÉ :
sa dextérité à vaincre tout système de verrouillage
SÉQUENCE CULTE : le vol, la nuit, filmé en très gros plan fascinant de savoir-faire avec les machines



Ferrari (2023)
FERRARI
QUI ? Un constructeur automobile de génie (Adam Driver)
ADVERSAIRE :
son épouse (Penelope Cruz)
TAUX DE DANGÉROSITÉ :
étrange, adulé, il mène cruellement une double vie
SÉQUENCE CULTE :
la dispute passionnée entre Ferrari et sa femme



Le Dernier des Mohicans (1992)
LE DERNIER DES MOHICANS
QUI ? Le dernier des mohicans (Daniel Day-Lewis)
ADVERSAIRE : les groupes qui massacrent les populations
TAUX DE DANGÉROSITÉ :
c'est un ennemi redoutable pour défendre le Bien
SÉQUENCE CULTE : la course à travers la forêt avec son fusil



Heat (1995)
HEAT
QUI ? Un grand braqueur (Robert De Niro)
ADVERSAIRE :
un grand flic (Al Pacino)
TAUX DE DANGÉROSITÉ :
fort, c'est un hors-la-loi, jusqu'à la mort
SÉQUENCES CULTE :
le face à face De Niro-Pacino ; la fusillade en pleine rue

« L'endroit le plus hostile au monde »



D'un monde à l'autre (2025) © DR

C'est le choix de territoire qu'a fait **Jérémie Renier** pour réaliser un documentaire-road movie nécessaire et très, très surprenant.

LE SUJET : Plongé dans un profond désarroi à la mort accidentelle de son meilleur ami, le comédien Gaspard Ulliel, Jérémie Renier se rend en Arctique avec l'explorateur Loury Lag.

LA MÉTHODE : Une longue lettre adressée en voix off, celle de Jérémie Renier à Gaspard Ulliel, des entretiens, des séquences de voyage en train de s'accomplir, entre conversations et paysage.

LE + : « J'ai le visage qui gèle », dit Jérémie Renier. « Ouais, ben ça, va falloir t'y faire », répond spontanément Loury Lag. Ce documentaire prend une voie que nous croyons deviner, celui du long chemin du deuil métaphorisé par la notion du voyage en terrain découvert, où il faut passer malgré tout, envers et contre tout, et où « une erreur, un mauvais choix, et tu meurs ». Soudain, le film se transforme en étude de caractères très prosaïque et pose les bonnes questions. Pourquoi « suivre un mec qu'on connaît à peine ? » Renier entre peur et confiance, développe son récit avec une franchise à la seconde, et donne à comprendre les mutations de l'âme humaine très simplement. Son documentaire montre combien il est important de ne jamais rien prévoir, ni vouloir contrôler. Cette sensation que tout reste à venir le révèle particulièrement résilient, mieux encore, original. « Notre merveilleux Jérémie » comme disent de lui les frères Dardenne.

— VA

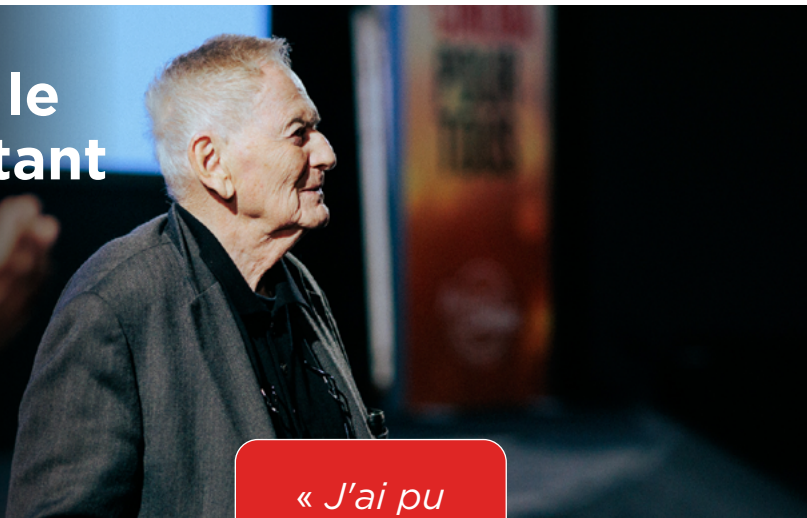
SÉANCE

D'un monde à l'autre de Jérémie Renier (2025 - 1h13)

> LUMIÈRE BELLECOUR ve 17, 14h30

En présence de Jérémie Renier et Loury Lag

« Le cinéma est le seul art permettant de montrer un changement d'expression sur un visage. »



« J'ai pu faire tous les films que je voulais malgré la censure. »

Le réalisateur hongrois de 87 ans, István Szabó considéré comme l'un des plus grands d'Europe de l'Est, est venu raconter sa jeunesse, ses débuts au cinéma, et l'histoire de ses films, liée à celle de son pays.

PASSÉ

À mes débuts, j'ai commencé à faire des films traitant des problèmes de ma génération, ce qui correspondait à un groupe de personnes qui avait terminé l'université, comme on peut le voir dans Père (1966). Mais ce n'était pas suffisant, car selon moi, les problèmes de mes parents étaient encore plus importants. Il était difficile de parler de cette génération, alors je me suis concentré sur leurs rêves. Progressivement, je suis même remonté jusqu'aux problèmes de mes grands-parents, comme la Première Guerre

mondiale ou la monarchie austro-hongroise.

SENTIMENTS

Mon rôle consiste à raconter des histoires, pas de jouer aux instituteurs (rires) ! Si le public y trouve quelque chose de touchant, c'est parfait. Il faut que le spectateur puisse se dire : « Je ne suis pas seul avec mes problèmes : cette personne à l'écran est dans la même situation. » C'est mon objectif : qu'on s'identifie. Au cinéma, le côté émotionnel prévaut. Dans quasiment tous mes films, l'amour et l'amitié prennent une place importante, et me permettent de transmettre mes messages.

REGARD

Aujourd'hui encore, le cinéma est le seul support artistique permettant de nous montrer un visage humain, et surtout, les changements d'expression de ce visage en fonction des émotions. Le gros plan est

le seul moyen de capter la lumière du regard chez un comédien. Et ça, au théâtre, on ne peut pas le voir, même en étant au premier rang !

ART ET CENSURE

Depuis que je suis né en 1938, il y a déjà eu six changements de régime ! Hongrie. J'ai connu les périodes fascistes, le stalinisme... J'ai pu faire tous les films que je voulais malgré la censure. C'est intéressant, parce qu'à chaque fois que je pensais avoir une confrontation avec le gouvernement, je n'ai pas eu de problème, et parfois, c'était l'inverse. Mon film Père a été interdit après sa première nationale, à cause des images de Staline. J'ai alors décidé d'envoyer le film en compétition au Festival de Moscou. Ils l'ont accepté, j'ai obtenu le Grand Prix, et après ça, j'ai pu le diffuser dans le monde entier !

— Propos recueillis par Fanny Bellocq



Ça se passe au Marché du Film Classique



© CNC / Mehrez Habibi

Gaëtan Bruel, Président du CNC parle du cinéma de patrimoine

Être invité d'honneur au MIFC, qu'est-ce que cela signifie ?

C'est évidemment la reconnaissance du rôle que le CNC joue pour la sauvegarde et le partage du cinéma de patrimoine. Mais cet honneur est aussi un bonheur personnel. Quand on aime le cinéma, il est impossible de se contenter des sorties du mercredi. Ce serait comme se cantonner aux titres de la rentrée littéraire, et s'interdire de lire aussi Balzac, Yourcenar ou mille autres auteurs réputés « classiques » ! C'est en tout cas ainsi que j'aime le cinéma, dans cette continuité absolue entre les frères Lumière et Agnès Varda, Georges Méliès et Michel Gondry, Alice Guy et Mati Diop...

En quoi conserver et propager le cinéma de patrimoine est-il important ?

Parce qu'il faut précisément rétablir cette continuité, et lutter contre l'absurde et

dangereuse obsolescence programmée qui voudrait qu'un film, passée sa sortie en salle, serait passé de mode. Ce qui est en jeu, ce n'est pas seulement le cinéma d'hier, c'est le cinéma tout court. On dit que c'est autant un art qu'une industrie, mais la réalité est que l'industrie prend trop souvent – et de plus en plus – le pas sur sa dimension d'art. Avec les films dits de patrimoine, le cinéma nous rappelle qu'il est, depuis 130 ans, l'un des arts les plus complexes, les plus puissants, mais aussi les plus fragiles si l'on n'en prend pas soin.

Comment le CNC intervient-il dans le cinéma de patrimoine ?

En soutenant la restauration d'œuvres, comme le magnifique *Ombre et lumière* d'Henri Calef présenté au festival cette année. En favorisant leur numérisation et leur diffusion en salle, en vidéo ou en V&D, avec des dispositifs financiers dédiés. Sur cette édition 2025, le CNC a aidé près de 70 films. Enfin, le CNC soutient toutes les institutions culturelles qui se consacrent au cinéma de patrimoine, comme l'Institut Lumière.



Ombre et lumière (1951) © Les Films Mercator / DR

Un film du patrimoine à transmettre ?

La Fin du jour, de Julien Duvivier (1939), qui est l'un des 70 films aidés par le CNC. Une oeuvre bouleversante, l'homage d'un grand cinéaste au théâtre, avec Louis Jouvet qui joue presque son propre rôle, un acteur vieillissant qui entre dans un hospice pour comédiens, condamnés à rejouer leurs souvenirs loin de la scène. C'est un film qui peut sembler mordant de prime abord, mais qui est traversé par une grande émotion.

Entretien

> SALLE DE CONFÉRENCE, VILLAGE MIFC ve 15h à 16h

Retrouvez l'interview en version longue sur le site du festival

« Le public français aime le cinéma taïwanais ! »

Au MIFC, Taïwan est l'un des plus grands ambassadeurs du cinéma asiatique. Rencontre avec Wayne Chen-Wei Hong, coordinateur de la coopération internationale de l'Institut du cinéma et de l'audiovisuel de Taïwan (TFAI).

Que représente le MIFC pour vous ?

Nous avons notre stand au MIFC depuis 2023 afin de promouvoir les films classiques taïwanais, mais aussi les œuvres plus récentes. Nous avons actuellement 905 copies numérisées et 75 films restaurés. Le public français aime le cinéma taïwanais ! À travers les films, on souhaite aussi montrer notre culture, notre histoire. C'est important de préserver ce patrimoine. Entre les années 60 et 80, plus de 1000 films ont été produits à Taïwan. Seuls 200 ont pu être conservés. Notre pays est connu pour être une belle île, mais notre histoire est aussi faite de périodes de colonisations. Nous avons connu une forte censure entre 1949 et 1987. Les cinéastes ont dû faire preuve d'une grande créativité pour faire passer leurs idées. La censure empêchait aussi d'avoir des films en langue taïwanaise, interdite par ailleurs à l'école. C'est donc très important pour nous de défendre des films dans notre langue.

Comment constituez-vous le catalogue des films présentés ?

Chaque année, nous restaurons environ 10 films. Le plus important cette année est *The game they called sex*, avec Maggie Cheung ! Sur ces 10 films, nous tenons à avoir toujours 2 documentaires et 2 films en langue taïwanaise. Nous préparons le catalogue au minimum 1 an avant. La sélection des films faite, nous évaluons la possibilité de restauration afin de savoir si nous avons la technologie nécessaire. Cette année nous proposons en plus une sélection de films sur la période 1984-2020 et répartie en 3 catégories : perspectives de femmes, LGBTQ+ et cinéma d'animation taïwanais.

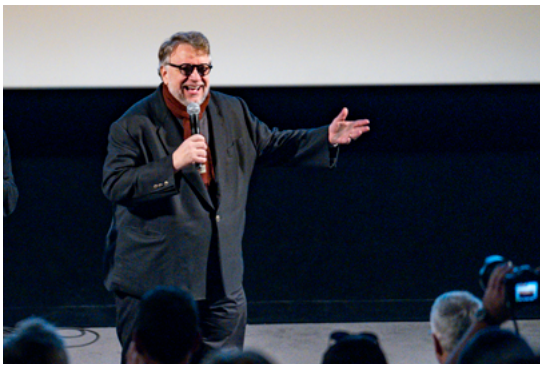
— Par Laura Lépine

« La censure empêchait d'avoir des films en langue taïwanaise. »



Stand de Taïwan au MIFC © DR

« Avec les films du patrimoine, le cinéma nous rappelle qu'il est l'un des arts les plus complexes, les plus puissants, mais aussi les plus fragiles. »



Guillermo del Toro présente son *Frankenstein* au Hangar !

« Le film que vous allez voir aujourd'hui symbolise le début de ma vie. J'avais 7 ans quand j'ai vu *Frankenstein* avec Boris Karloff et j'ai compris la religion, Jésus, la chair blanche, et que tout cela me représentait ! Quatre ans après j'ai lu le roman de Mary Shelley, *Frankenstein*, et il m'est apparu que le film n'était pas l'histoire écrite par Shelley. À 11 ans, j'ai dit : « *Je ferai ce film et je rendrai honneur à Mary Shelley* ». Mes films sont des brouillons de *Frankenstein*, je veux dire que dans tous mes films il y avait déjà *Frankenstein*. Et finalement ce film peut être vu comme une sorte de film catholique un peu tordu. À titre personnel, ce film montre une partie de ma vie, mon idée du romantisme, partie qui se clôt et qui va me mener vers des horizons et des histoires probablement criminels. Enfin je voulais vous préciser que tout a été fait par la main humaine, les décors, les tissus des costumes et que l'IA aille se faire foutre ! »



Olivier Barrot, historien et écrivain, Prix Raymond Chirat 2025, invité d'un des rdv du village

« Je me vois en premier comme un journaliste car pour moi c'est une façon d'être. Le journalisme est un élément fédérateur. Le rapprochement avec Raymond Chirat va absolument de soi. Il a été peut-être mon ami le plus intime. Il a nourri mon goût pour le cinéma d'hier, le noir et blanc, le patrimoine, le souvenir, la mémoire, le passé. Il m'a initié à la reconnaissance des visages. Il avait un sens du récit, du détail et de la précision incroyable. Je l'ai rencontré en 1971 à Lyon au sujet de Jules Berry. On a écrit ensemble de nombreux livres, qui ne portent d'ailleurs pas tous sur le cinéma, mais aussi sur le théâtre. J'étais, comme lui, passionné par l'histoire du spectacle en général. On a créé une relation amicale que je qualifierais d'intime (même s'il aurait pu être mon père par son âge), et on a adoré les acteurs, non seulement les plus connus, mais aussi ceux de second plan. On a alors écrit un livre sur les acteurs de second rôle (*Les Excentriques du cinéma français*). »

1 jour, des bénévoles



LE FESTIVAL ACCUEILLE DES BÉNÉVOLES DU MONDE ENTIER

JJ comme Juvet-Jeanson !

Amis dans la vie, Louis Juvet a sublimé les dialogues poétiques et drôles du mythique Henri Jeanson.

« - J'ai l'impression de rêver.
- Moi de me réveiller,
dans ces conditions-là,
on ne se rencontrera jamais. »
— Extrait de *Un revenant*

QUIZ ?

BARRY LYNDON

(1975) de Stanley Kubrick

Réalisé en 1975, le film historique *Barry Lyndon* de Stanley Kubrick est une légende ! Le connaissez-vous vraiment ?



- L'histoire de Barry Lyndon est racontée par...**
A. Un narrateur en voix of
B. Une narratrice en voix of
C. Barry Lyndon lui-même
- Quel compositeur classique devient populaire grâce au film ?**
A. Ravel
B. Arvo Pärt
C. Haendel
- La lumière du film est célèbre pour...**
A. Être la 1^{re} lumière à la bougie
B. Être en nuit américaine
C. Avoir recours à des lampions
- La création des costumes militaires a pris...**
A. 6 mois
B. 2 ans
C. 1 an 1/2
- Quel acteur a refusé le rôle de Barry Lyndon ?**
A. Warren Beatty
B. Robert Redford
C. Jack Nicholson
- Quel peintre a inspiré Kubrick ?**
A. Joshua Reynolds
B. Turner
C. Le Lorrain

SÉANCES

Barry Lyndon de Stanley Kubrick (1975, 3h04)
> UGC CONFLUENCE ve 17, 14h30
> UGC ASTORIA di 19, 16h30

SOLUTIONS : 1A - 2C - 3A - 4C - 5B - 6A

LE DOC DU JOUR

L'ombre et la lumière !



Dis pas de bêtises (2025)

Quand le cinéma et la vie sont intrinsèquement mêlés, cela donne un documentaire politique, poétique, émouvant et teinté d'humour au titre éloquent et à rebours : *Dis pas de bêtises*.

LE SUJET : Le dialogue entre un père, le cinéaste et chef opérateur Pierre-William Glenn, et son fils Vincent, sur la vie, le travail, la relation aux autres avec le cinéma, la société, la moto et la castagne...

LA MÉTHODE : Un documentaire raconté en voix of à la première personne qui mêle images d'archives, making of, photographies, extraits de films, témoignages, dont celui de Bertrand Tavernier, et séquences tournées uniquement pour le film, en EPHAD, ou ailleurs.

LE + : « Mon père disait beaucoup de mal des gens qu'il n'estimait pas... » dit doucement Vincent Glenn. C'est cette franchise, digne de son sujet, Pierre-William Glenn, personnalité aussi énergique que contestée, qui fait notamment la valeur de ce documentaire. L'auteur évoque plus tard une « mise à nue », et elle vaut le coup. Car on apprend beaucoup de ce qui fait une vie dans ce film qui parle d'un fils qui veut « faire un film avec lui ». Lui, ce père longtemps inconnu, célèbre pourtant, aventurier de l'image qui aime la moto, la cigarette et le vin. Ce documentaire revient sur la nécessité de la culture, comme celle du polar pour expliquer la mort. Il aborde aussi la force qu'il faut pour être un mépris dans nos sociétés et la nécessité d'être anticapitaliste. Tout un beau programme ! — VA

SÉANCE

Dis pas de bêtises de Vincent Glenn (2025, 1h20, VFSTA)
> INSTITUT LUMIÈRE ve 17, 11h30



Rédaction en chef : Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Rédaction : Fanny Bellocq, Carlos Gomez, Laura Lépine
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 7 950 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier-Film, 69008 Lyon

www.festival-lumiere.org